

Chapitre 3 : Renée

Je suis donc « Renée » le 27 octobre 1973, mon second prénom marque cette renaissance. Quand mon premier prénom, Elsa rappelle, tout en le distinguant, celui de cette enfant morte trop tôt. Ma mère m'a souvent dit que j'ai tardé à naître, je n'ai pas voulu sortir à terme comme si je pressentais que le monde serait hostile ou comme si ma mère craignait que je vienne au monde pour en partir.

Je suis née à Monaco, là où on s'imagine que la vie de princesse est possible et le rocher un paradis terrestre. Là où mon premier cri a été salué par la princesse Grace elle-même. J'étais donc peut être née sous la bonne étoile, « Fortunée », mon troisième prénom.

Je ne suis pas devenue une princesse et je n'ai pas construit ma vie à Monaco. Mais Fortunée, je l'ai été

même si mon enfance, mon adolescence puis ma vie d'adulte n'ont pas été toujours faciles.

Je n'ai pas de souvenirs très précis de mon enfance. Ce dont je me souviens le plus, c'est que, comme ma mère, j'aimais l'école. J'étais une élève assidue et les instituteurs, je les adorais : M et MME Biono, M Bottin, M Serra, MME Cellini, tous ont compté pour moi. Je voulais leur ressembler. Je jouais souvent à être la maîtresse faisant cours à mes poupées ce qui a probablement déterminé mon choix de devenir moi-même professeure des années plus tard. Pourtant, j'ai grandi dans l'ombre de celle qui aurait pu et dû être ma sœur...Mes parents ne m'ont jamais fait la moindre allusion à Elisa. J'ai appris son existence à travers les photos, les films en V8 qu'il nous arrivait de regarder en famille.

Mais ce sentiment s'est ancré en moi de façon tout à fait insidieuse. Car j'ai longtemps considéré que sa

mort m'avait enlevé ce que les enfants ont de plus cher : une maman.

En effet, très tôt, ma mère est tombée malade de dépression. L'hôpital psychiatrique a donc marqué mon enfance. Elle y séjournait souvent et nous étions gardés par une certaine Nicole que je détestais. Elle prenait la place de ma mère ce qui m'était insupportable. Mon père « gérait », c'était son métier et il exerçait son rôle de père de façon irréprochable. Il était mon héros, mon socle, mon protecteur et ne défaillait jamais dans cette fonction. Il lui arrivait d'aller au casino, il aimait le jeu. Mais pariait toujours de façon raisonnable, disons sans compromettre de façon irrémédiable ses finances et donc, en partie, notre avenir. Quant à ma mère, nous étions, mes frères et moi, spectateurs de sa souffrance sans pouvoir faire grand-chose. Alors, je lui écrivais des lettres pour lui dire combien je

l'aimais. Lettres qu'elle a d'ailleurs toujours gardées.

Plus je grandissais plus je me demandais d'où pouvait venir sa si grande souffrance. Je constatais, impuissante, l'échec de la médicalisation, des électrochocs qu'elle subissait. Nous, nous subissions son absence et sa bipolarité car elle avait également des phases maniaques. Mais nous étions des enfants et moi, j'étais une fille et la cadette. Je ne suis pas sûre d'avoir eu la même perception de la réalité que mes frères. Mais en même temps, je ne posais pas vraiment de questions. Je me contentais de travailler à l'école et je gardais en secret mes questionnements en cherchant au fond de moi à comprendre ma mère. Il me manquait donc sa présence rassurante, pas son amour parce que, sur ce point, j'en étais convaincue, ma mère, à sa façon et comme elle le pouvait nous aimait.